

OUI, L'ON PEUT TOUT TRADUIRE

LES TRÈS SUBTILS COMMENTAIRES que, dans son livre *Les Belles Infidèles* M. Georges Mounin fait sur le problème de la traduction, me confirment, une fois de plus, dans les idées que j'ai là-dessus, et qui, à force d'être vérifiées, sont devenues d'absolues convictions.

Et d'abord (cela va de soi), il n'y a pas traduction impossible. Il y en a de très difficiles, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il est bien évident que, quand il faut se battre à la fois contre des obstacles de vocabulaire, de syntaxe, de climat moral, que présentent des langues qui n'ont rien de commun avec la nôtre, le traducteur est parfaitement en règle avec nos exigences s'il respecte le sens et la qualité des images. On ne saurait comparer un texte esquimau, ou tibétain, avec un texte italien ou portugais.

Et puis, et surtout, il faut aimer ce travail. C'est la clef qui ouvre toutes les portes. Il faut aimer jusqu'aux difficultés qui se présentent à chaque ligne et dont la solution non seulement procure un grand plaisir à celui qui la trouve, mais encore le fait progresser dans la connaissance des deux langues en jeu : la sienne et celle qu'il traduit.

C'est à ce seul prix que le traducteur acquerra ce minimum d'aisance et d'arbitraire sans lequel il risquerait de paraître toujours quelque peu empêtré. Il faut savoir choisir, il faut savoir (ah! bien souvent, hélas! et c'est dur) sacrifier ce qui n'est pas essentiel, ce dont on a, du premier coup, deviné que ce n'était pas essentiel. Question de tact.

C'est grâce à cette aisance, et à cet arbitraire, que le traducteur sera préservé de cette maladie que M. Mounin dénonce sous le nom de traductionnisme, c'est-à-dire l'obsession d'une exactitude matérielle qui aboutit presque infailliblement à l'oubli d'éléments beaucoup plus importants.

Tout cela revient à dire qu'un bon traducteur doit savoir à fond les deux langues, et surtout la sienne propre, puisque c'est dans celle-là qu'il s'exprime ; de manière à ne jamais tomber dans aucun des pièges de la littéralité. Les partisans du mot à mot devraient avoir honte...

Uqwteg : « Oui, l'on peut tout traduire », dans Francis de Miomandre (1955),
Les Nouvelles littéraires, 28 juillet, p. 4.